

Les écrits

IES ÉCRITS

(Faire) Lire l'autre

Étienne Maillé

Numéro 163, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98009ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maillé, É. (2021). (Faire) Lire l'autre. *Les écrits*, (163), 141–145.

(FAIRE) LIRE L'AUTRE

Au printemps, je suis invité à assister à la discussion du *Laboratoire de l'écrivaine et de l'écrivain*. C'est en ma qualité de libraire que j'ai pu écouter les écrivaines et l'écrivain, et l'artiste, échanger sur le thème qui, à chaque édition de cette rencontre, guide les participants. Cette année, pour des raisons évidentes, le public prendra connaissance de l'événement par écran interposé, mais j'ai la chance d'être là, hors-champ. Quand je réécoute l'enregistrement, je sais où j'étais, et je devine que deux ou trois regards me sont destinés. Avant et après la discussion, je blague, je dis qu'on m'a installé du côté des caméras que je préfère ; l'objectif braqué ailleurs, loin de moi, vers l'action. Je blague, mais l'idée reste : j'essaie de penser à ma place dans cet événement. Le thème s'y prête : lire l'autre, finalement, c'est un peu ma position de voyeur, participant muet et invisible, en retrait, d'une conversation entre artistes. On sait que je suis là : les regards de biais, une ou deux allusions à ma présence dans la vidéo. Je sais que je suis là.

J'ai des témoins, ma présence en ce 22 mai 2021 est indéniable, mes notes le prouvent, une étude attentive de la discussion en rediffusion le prouve. Je peux, sans mentir, affirmer que j'ai participé au *Laboratoire*. On ne disputera pas ma présence dans le dossier de la revue *Les Écrits*, mais quel rôle ai-je joué lors de l'événement lui-même ? J'étais là, c'est certain. Mais comment décrire ma présence, ma participation ? Si j'étais l'une des deux parties d'un dialogue, on ne pourrait se passer de moi, mais la discussion de groupe devrait être autosuffisante, apte à se nourrir d'elle-même. Sa (re) diffusion, toutefois, m'appelle, acteur au second degré d'un acte de communication étrangement public. Je sais que je n'ai pas de droit de réplique : les caméras ne me voient pas, on ne m'a pas muni d'un micro. À plus d'une reprise cette contrainte m'a semblée cruelle ; j'aurais tant aimé joindre ma voix à celle des autres, répondre à des questions qui me semblaient avoir été formulées pour moi seul. C'est un sentiment qui ne m'est pas tout à fait étranger, il me semble que ce n'est pas la première fois que je me sens tiers inclus... Je n'arrive pas à me débarrasser de l'impression narcissique que le spectacle ne se joue que pour moi, que, sans moi, cet échange serait nul et non avenu. Délire mégalomane de spectateur, le même qui me saisit lorsque j'ouvre un livre...

Ainsi décalé, à l'abri des regards, mon rôle devient évident : j'étais lecteur de cette discussion. Je suis là pour écouter, recevoir, accueillir, prendre des notes si je le veux, apprendre, mémoriser, oublier, rire, pleurer. Étymologiquement, la lecture est une action qui permet de rassembler : ces voix, je peux les



organiser comme je le souhaite, me construire un souvenir sur mesure du *Laboratoire*. On ne me demande au fond que de lire. Je suis donc le lecteur de ce *Laboratoire*. Mieux, je suis encore là pour faire ce que je fais dans une librairie : parler de ma lecture.

Qu'est-ce que ce thème pour d'autres que moi ? Martine Audet, Olga Duhamel-Noyer, Caroline Louiseize, Rodney Saint-Éloi, Guillaume Boudrias de la famille Plouffe, qu'ont-ils à dire de cette phrase imposée ? Si le *Laboratoire* est un lieu d'échange sur ces mystérieux métiers de création, c'est aussi un point de départ. Plus qu'un sujet de discussion, le thème en est également un de création : on demande aux participantes et aux participants de s'approprier le thème, de le faire leur et de faire ce qu'on attend d'un laboratoire – du moins selon mon imaginaire nourri de science-fiction –, c'est-à-dire de créer, tout simplement.

Plus loin dans la discussion, Rodney Saint-Éloi aura cette réflexion sur le métier de créateur : bien que galvaudé (on sait pourquoi, encore), le mot « confinement » le décrit bien. C'est exactement pour cette raison que le *Laboratoire* (me) fascine : j'ai le sentiment qu'on lève pour moi un pan du voile que j'imagine entre l'œuvre telle qu'elle se présente habituellement et sa genèse. Ironie certaine, ce *Laboratoire* déconfiné les artistes, permet aux voyeurs comme moi d'en apprendre un peu plus sur ce mystère qui a lieu dans leur habituel isolement.

Ainsi, je sais que le texte d'Olga Duhamel-Noyer trouve sa source dans une photographie prise à Miami, que celui de Martine Audet doit beaucoup aux *Lettres à Milena* de Franz Kafka. Je comprends que leur geste d'écrivaine a certaines similitudes avec le mien : écrire avec le souvenir de ces lettres, j'imagine que c'est une autre manière de jouer les tiers inclus. Le parallélisme de ma situation avec l'inspiration d'Olga Duhamel-Noyer m'amuse encore plus : cette photo, où on la voit en train de photographier d'autres femmes, elle me rappelle ma propre image, dans un coin de la pièce où la discussion a eu lieu. Elle est de dos, elle ne savait même pas qu'elle posait pour un objectif.

Je sais que le souvenir de sa grand-grand-mère accompagnait Rodney Saint-Éloi durant l'écriture, que le thème imposé a invité, presque forcé, Caroline Louiseize à faire la généalogie – quelle bonne idée, qui force à faire pareil ! – de ses habitudes de lectures. J'apprends l'importance de

l'autre pour La Famille Plouffe, qui présente lors du *Laboratoire* des sculptures inspirées de broderies d'art. On découvre les femmes qui réalisent ces broderies présenter leur travail dans un montage qui nous les donne à entendre en rafale. Une autre forme de lecture que ces sculptures, puisqu'on y devine – après la présentation de Guillaume Boudrias – les spécificités de cet autre média que doit être la broderie. Une sorte de palimpseste. De la lecture, encore.

Quelques semaines avant le *Laboratoire*, on m'a donné accès aux carnets de travail des participantes et participants de l'événement. Au-delà du plaisir certain d'être dans le coup, ces carnets m'ont permis de voir les interventions et les textes lus d'un autre œil, de changer mon angle par rapport à ces objets. Étape préliminaire d'un projet en cours, ces carnets me donnent l'impression d'amoindrir une fois de plus la distance entre l'œuvre et moi. Une fois de plus, je fais un pas de côté dans ma lecture, les textes ne surgissent plus *ex nihilo*, mais bien de ces carnets. Je pourrai étudier les variations entre ces propositions et les textes une fois publiés. Fantasma génético-littéraire, j'aurai vu l'œuvre se faire, du moins pour quelques étapes choisies.

À la question « lire l'autre », Martine Audet a répondu d'office par une boutade, un bon mot qui m'est resté en tête depuis. « Lire l'autre... mais lire quoi d'autre ? » Assez classique : une poétesse met les mots sur quelque chose que je savais à mon insu. Difficile, pour un libraire, de lire autre chose que l'autre. Surtout quand le libraire en question n'a pas l'habitude d'écrire. Le thème est finalement assez rassurant, je n'ai qu'à ajouter un mot pour réellement me l'approprier, pour faire de ce thème le mot d'ordre aphoristique de mon occupation : *faire* lire l'autre. Dans le chemin qui mène à la lecture, à la littérature, je peux me tenir au milieu, pointer vers des destinations qui m'ont plu, qui devraient plaire à d'autres. On ne m'en demande finalement pas plus.

En librairie, lire l'autre, c'est non seulement apprendre à deviner ce qu'il cherche, cet autre, mais aussi à quel point on peut faire dévier le choix de la personne devant nous. On a parfois l'impression qu'il faudrait recommander, pour satisfaire, ce qui a déjà été lu. Ce n'est – heureusement – pas toujours le cas, et certains acceptent plus volontiers de nous suivre au gré de nos illuminations. Nul besoin d'avoir lu l'ensemble de ce qu'on suggère. À force de se laisser aller au fil des associations d'idées, à force de ce roman qui me

fait penser à celui-là, qui me rappelle cet autre, qui évoque... il m'est déjà arrivé de faire une double suggestion : mon interlocutrice a acheté le livre, moi aussi, je ne l'avais pas lu !

Mon plaisir se situe dans ce déplacement : faire lire l'autre aux autres. Au-delà de vendre des livres, on me demande en fait d'en trouver, c'est-à-dire d'en proposer. Faire passer d'une lecture à l'autre, d'un genre littéraire au suivant. Multiplier les propositions, donner dix livres quand on m'en demandait un seul. J'aime le regard mi-amusé, mi-alerté de ceux qui comprennent que j'ai encore plusieurs livres à présenter, bien qu'ils aient déjà les mains pleines. Les suggestions risquées sont mes favorites. Voir des liens, ou les inventer, entre ce roman policier et cette pièce de théâtre. Rien, a priori, entre les deux, sinon moi.

« Je ne pensais pas du tout partir avec ce livre aujourd'hui. » Assez anodine, cette phrase – et ses variations – est pour moi immensément gratifiante. J'ose prétendre qu'elle l'est tout autant pour mes camarades libraires. Difficile de l'expliquer, mais j'y vois une sorte de confirmation de ma présence, de mon influence. Je suis un fantôme qu'on remarque, à qui, par cette seule phrase, on donne corps. Dans ce chemin de nos lectures, j'aime penser que je suis là.

-

Libraire depuis quelques années, Étienne Maillé est également candidat à la maîtrise en littérature à l'Université de Montréal. Il a participé à plusieurs activités organisées par l'Association des libraires du Québec.
